



# ISLAM PLURIEL

PAR CHRISTINE BUCI-GLUCKSMANN

Que l'islam ne soit pas seulement une religion mais aussi une philosophie qui traverse les arts et les sciences, et que son expansion ait touché les cultures, les empires, les peuples les plus divers, de l'Espagne à l'Inde : telle est la première découverte de cette superbe exposition de la collection de Nasser David Khalili : *Arts de l'islam*.

L'exposition s'ouvre sur une collection aussi étonnante qu'inédite d'illustrations des lieux saints de La Mecque et Médine, jusqu'à Alexandre devant la Ka'ba, dans une illustration de Chiraz, conformément au récit de Nizami. Mais qu'il s'agisse du tombeau de Mohammad à Médine, des miniatures du Cachemire ou des gouaches multiples de La Mecque aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avec leur cénotaphe drapé de noir et leur mosquée en coupôles répétées, en file et en séries rectangulaires, on retrouve une même beauté géométrique et décorative qui me fait souvent penser à Paul Klee. Un sacré "abstrait" et codé, dans une sorte d'harmonie narrative et topographique, qui

a une valeur éminemment symbolique. Du reste, nombre de ces illustrations circulaient dans tous les pays islamisés et servaient de certificat de pèlerinage. Mais on retrouve cette même écriture arabe dans les décors calligraphiques et religieux des mosquées et même dans des objets plus quotidiens. Car la frontière entre sacré et profane n'est jamais totale. Tel Coran emprunte ses motifs à la joaillerie, et les calligraphies ornent souvent des pots d'argent, des tentures ou des céramiques.

Autre monde, celui de l'Inde moghole, avec son fabuleux trésor : émeraudes en boîte cylindrique, en pendentif, boîte à bétel émaillée avec décor floral, plat sur piédouche aux émaux translucides rouges et verts, bouteille ou tabatière sertie de rubis, bijoux en cristal de roche et jade. Tout m'évoque les somptueux palais du Rajasthan et surtout le célèbre Taj Mahal, de marbre blanc, avec son reflet dans le miroir d'eau, véritable métaphore de l'amour de Muntaz Mahal pour son épouse bien aimée. Mais →

À gauche :

*Le géant 'Uj et les prophètes Moïse, Jésus et Mahammad.*

Page provenant d'une copie du *Qisas al-Anbiyâ'* (Les Légendes des prophètes)

Début du XV<sup>e</sup> siècle, gouache et or sur papier, 38 x 25 cm. Iraq ou Iran.

À droite :

Coran en un volume.

1382-1383, encre, or et gouache sur papier,

écriture *muhaqqaq*, 43 x 30 cm. Égypte.

**INSTITUT DU MONDE ARABE.**  
**DU 6 OCTOBRE 2009 AU 14 MARS 2010.**

***Arts de l'islam, chefs-d'œuvre de la collection Khalili.***  
Commissaires : Aurélie Clemente-Ruiz et Éric Delpont.





au-delà des bijoux, où le luxe et un art de cour raffiné qui le dispute à l'habileté des artisans, on peut voir dans l'exposition toute une série de gouaches, dont un portrait de groupe des souverains, où Tamerlan est entouré des empereurs moghols et timourides. En cette période d'islam tolérant, celui d'Akbar en particulier, qui possédait une bibliothèque de 20 000 volumes en plusieurs langues et défendait la figure, ces enluminures représentent tous les prophètes. Jésus ressuscite un mort devant une scène de cour dans un fond bleu enchanteur, ou combat al-Dajjâl, le faux prophète, tandis que Salomon et Bilqis (la reine de Saba) rassemblent des animaux, et que la reine des Péris trône dans le célèbre jardin préislamique d'Iram. Toutes ces gouaches, qui servent d'illustrations à des livres, montrent des personnages religieux ou profanes, comme cette merveilleuse "Dame de cour au Narcisse". Mais il y a également une profusion d'animaux, de démons et d'anges aux grandes ailes d'oiseaux, dans un même décorum plastique

et une esthétique qui renvoie aux Timourides, ces Turco-moghols islamisés dont le chef fut le fameux Tamerlan (Timor). À cette époque, Herat était l'un des centres les plus brillants de production de gouaches, accompagnant les textes de Saadi et Nizami. Dans le climat cosmopolite de l'atelier royal, animé d'un pluralisme artistique, on peut trouver des enluminures où l'iconographie de Mohammad s'inspire des schèmes chrétiens comme le montre Adelwahab Meddeb dans *Contre-prêches*, au point de parler d'une "esthétique transculturelle". Le grand peintre Bihzad n'a-t-il pas peint des jeunes filles au bain ?

Et puis vous retrouvez l'Iran, si marqué par l'ancienne culture sassanide. Coupe en forme de navette, plat au lion passant avec sa merveilleuse crinière en vagues, ou encore cette collection de coupes de Nichapour du X<sup>e</sup> siècle, avec leurs décors épigraphiques sur fond blanc : splendeurs presque abstraites où les ailes d'oiseau peuvent flirter avec la calligraphie d'un nom. Sur un bassin hémisphérique on peut même lire ce qui doit unir les deux personnages représentés avec leur couronne sassanide stylisée : "Joie et bonheur éternels en buvant le (vin) pourpre. Grâce divine sur notre vie." Cette grâce aussi divine que profane imprègne un des bijoux culturels de l'Iran : le fameux *Livre des rois* (*Shâh nâmah*) qui, avant d'être dépecé par son propriétaire, comportait 256 enluminures et était un véritable livre-musée. Car, comme l'analyse Oleg Grabar dans *La Peinture persane*, l'Iran est, plus que tout autre pays, celui de la peinture. On y trouve toutes les thématiques : histoire, religion, épopée, réalisme, ornement, et une esthétique commune semble s'en dégager. Amour des "petits riens", culte du détail et de l'ornement, couleurs aux lumières éclatantes souvent irréalistes, et surtout cette "expression artificielle des choses", où le monde devient un théâtre sur ces fonds enchanteurs mauves, turquoise ou or.

Pas d'échelle, pas de perspective, mais un jeu du proche et du lointain dans des encadrements architecturaux, soulignant la multiplicité plane et hétérogène des scènes et la mise en valeur des figures dans les espaces intermédiaires. Ici, vous contemplez aussi bien l'esclave d'Ardavan avec le jeune Ardashir, le musicien Barbad caché dans un arbre enchantant le roi Khusraw, que le héros de l'épopée nationale, →

Ci-dessus :

*Sittara de la porte de la Ka'ba.*

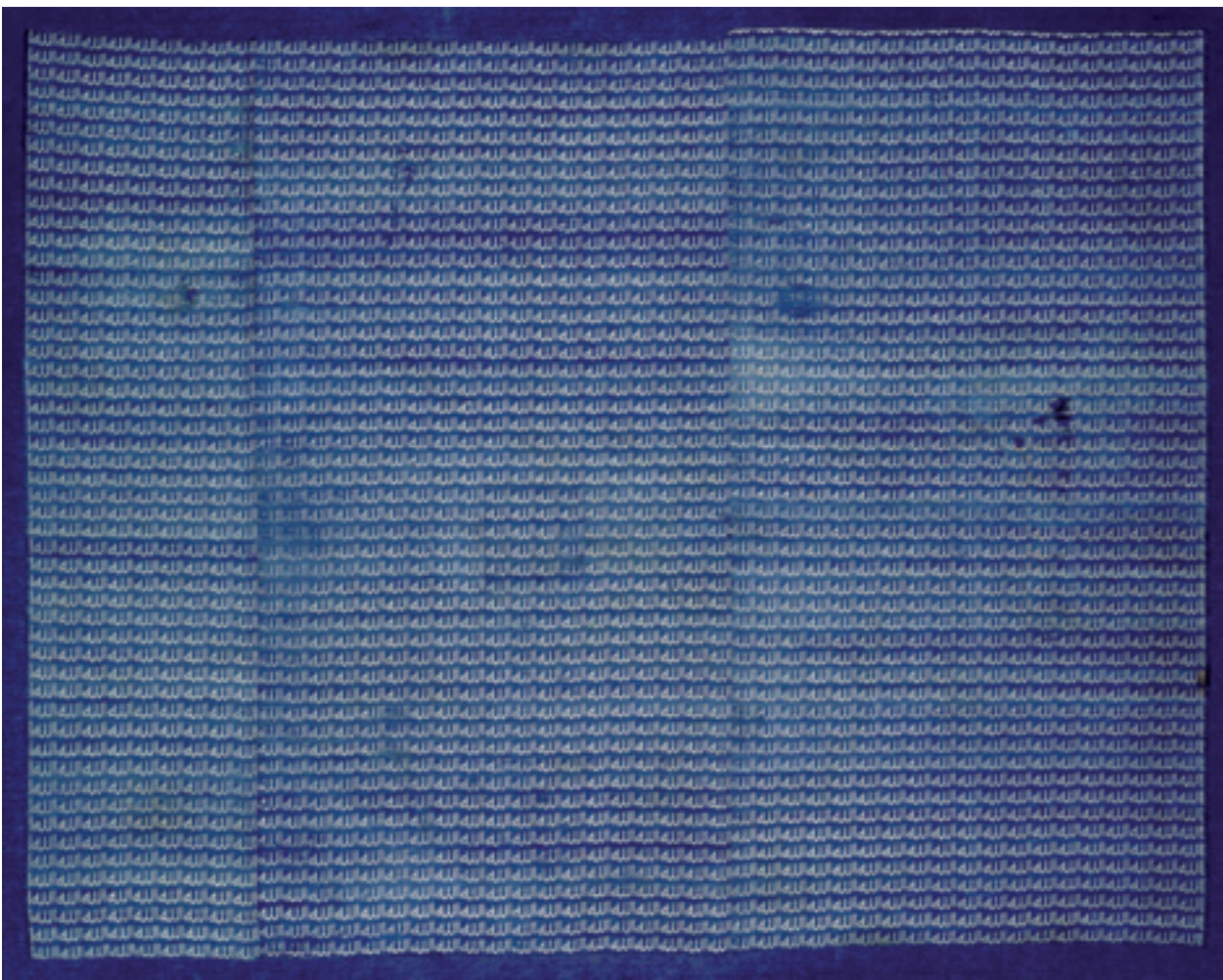
1855, soie noire à décor appliqué vert, rouge et crème, broderie au fil d'or et d'argent, 510 x 234 cm. Égypte.

Ci-contre :

Vue du sanctuaire de La Mecque.

XVIII<sup>e</sup> ou début XIX<sup>e</sup> siècle, gouache, or, argent et encre sur papier, 62 x 44 cm. La Mecque.





Rustam, chassant les ennemis des Iraniens ou tuant un dragon. On retrouve partout cette esthétique cloisonnée de l'ornement comme une parure du beau miniaturisée, qui engendre une dynamique interne toujours stylisée : celle de ces jardins du paradis aux mille fleurs et plantes, ou cette double page du *Jardin de l'amour* (*Gulshan-i'ishq*) du poète soufi Nusrati, avec sa féerie toute aérienne.

C'est dire que cette exposition met à mal quelques préjugés concernant l'islam. En représentant Jésus, Joseph, Rustam, les épopées hindoues du Râmâyana, voire un jeune Européen en habit portugais, cet islam fait preuve d'un pluralisme tolérant qui utilise la figure et développe les sciences. C'est en effet à Bagdad que sera créée cette "Maison de la sagesse" réunissant des savants issus de l'académie sassanide, où furent traduits en arabe les grands textes grecs, mais aussi syriaques ou sanscrits. Ce développement intellectuel marquera l'apogée de la science arabe (950-1150) et de tous les textes, cartes, et instruments qui l'ont accompagné, présents dans cette exposition. J'avoue avoir eu un regard ému en contemplant une page du *Dîwân* d'Ibn al-Arabi, un des plus grands mystiques musulmans né à Murcie et qui a fini sa vie à Damas, où se trouve son mausolée. C'est du reste à Damas qu'il donnait les séances de lecture de ce *Dîwân*. Damas, dont on peut voir

quelques merveilles, dont ces trois gobelets de taille décroissante ou cette bouteille ornée de buveurs et de musiciens. Bref, de la splendeur de Damas à celle de Bagdad, vous allez de découverte en découverte, comme ces bijoux syriens et égyptiens en filigranes d'or ornés de pendeloques, d'oiseaux et de granulations, où l'on peut déceler l'influence des périodes romaine, hellénistique et byzantine.

Je quitte le monde iranien pour l'Empire ottoman, qui me laisse rêveuse après mes deux derniers voyages à Istanbul. Ici, une brillance extrême, pas seulement celle du luxe et du raffinement de la cour, mais une création de l'art, comme en témoignent à eux seuls le monogramme impérial sur une concession de terre et les manuscrits d'un Coran somptueusement enluminé qui appartenait à la bibliothèque →

Ci-dessus :

Panneau avec la répétition du nom d'Allâh. XVIII<sup>e</sup> siècle, soie, armure toile, 150 x 158 cm. Afrique du Nord.

Ci-contre :

*Campement de la caravane des pèlerins du Maghreb.*

Illustration du *Anis al-hujjâj* de Safi ben Vali.

1677-1680, encre, couleurs à l'eau et or sur papier, texte persan en nasta'liq, 33 x 23 cm. Inde.



de Mehmet II. Une rareté. Et comme toujours, de merveilleuses poteries et carreaux. Influencés par la Chine des Ming, des plats au bleu cobalt sous glaçure, avec leurs grappes et feuilles de vigne. Et ce carreau d'une frise, et cette bouteille au décor floral dans ce rouge brillant inventé à Iznik. Je pense alors aux murs de céramiques d'Iznik de la petite mosquée de Sinan, la Rustem Pasa, avec ses fleurs et sa symphonie de couleurs. Un art de la composition aux multiples variations que l'on peut évoquer devant le panneau de carreaux octogonaux, bleus et turquoise, inspiré d'une soie vénitienne.

Lampas de soie, chasuble de Bursa ou grande bannière avec sa légendaire épée, on n'en finirait pas d'énumérer toutes ces richesses, que l'on retrouve même dans le damasquinage des épées ou les protège-joues des chevaux, ornés de pierreries. Sans oublier tous ces tapis à niches ou à étoiles, qui donnent raison à ce que Riegl écrivait en 1908 dans les derniers pages de *Questions de style* : louant "le rinceau ornemental sarrasin" et l'arabesque, il y voyait une "véritable invention de l'Orient", où le géométrique et l'organique, la ligne et le floral définissent une stylistique permanente et toujours réinventée. Telle est la grande leçon de cette exposition : changer le regard, le rendre attentif au minuscule et aux différents styles de l'art.

Devant tant de pays, d'empires, de peuples et d'échanges commerciaux et culturels, on reste émerveillé, voire abasourdi, oubliant dans un plaisir renouvelé le fil conducteur. Car cette collection-exposition donne à penser, et témoigne dans ses choix, d'hypothèses communes : montrer la complexité de l'islam, sa tolérance et son étonnante diversité. Oui, un islam pluriel, qui n'a pas peur de montrer des figures, allant des scènes de cour féminine et masculine, à Muhammad, Jésus ou Joseph. Une leçon à méditer au présent, dans un esprit critique loin de tous les dogmatismes ambiants. Laissons alors la parole au grand poète Rumi :

"Tu as entendu tellement parler : arrête-toi ici.  
Regarde cette beauté, car c'est sa vision  
Qui te rend visible ou invisible : arrête-toi ici."

Ci-contre :

*La mort de Moïse sur le mont Nébo*

Illustration du *Jâmi' al-tawârikh (Le Compilateur de l'histoire)* de Rashîd al-Din. 1314-1315, encre, or, argent, aquarelle et gouache sur papier, 11 x 25,5 cm. Iran.

Ci-dessous :

Couronne-turban. XIX<sup>e</sup> siècle, 18 x 23 cm. Népal



تولم وتعلوا يا مريدكم وتعاودونهم في الأمور التي تتعلق من الدين والدنيا ونشأ ورويتهم ويفوضون اليهم والهمم ويكونون هؤلاء الأجداد والحلفاء مساعدين لكم



فما فرغ منه صلى على النبي من كل بني إسرائيل وصيته وعلّموا عليها وقالوا لا تجاؤرا منكم وكتبوا في ذلك مواثيق ووعدوها أعطوا طهر ثم بعد ذلك

## FONDATION MAÏMONIDE

L'influence de Maïmonide (1135-1204), connu aussi sous l'acronyme Rambam, sur les textes du judaïsme et sur l'histoire de la philosophie fut immense. Né à Cordoue, en Espagne, il étudia la Bible et le Talmud avec son père tout en poursuivant ses études scientifiques. Il témoigne de l'esprit d'ouverture et de la curiosité intellectuelle qui caractérisent l'Andalousie à cette époque, véritable point de passage entre les trois monothéismes. Après la conquête de Cordoue en 1148 par les rigoureux Almohades, sa famille dut quitter l'Espagne ; elle vécut quelque temps à Fès avant de s'installer finalement au Caire en 1165. Médecin à la cour de Saladin, Maïmonide se fit surtout connaître à travers le monde juif comme une autorité talmudique et juridique. Conscient du fait que son peuple vit dans des conditions différentes de celles prévues dans la *Mishnah* (code pratique de la loi juive) il souhaite rassembler les fondements théologiques et philosophiques du judaïsme afin que celui-ci continue à avoir du sens pour la diaspora. Ses deux ouvrages majeurs répondent à cette exigence : le premier, la *Mishneh Torah*, rédigé en hébreu, s'adresse à tous puisqu'il est présenté comme un texte de base de la loi rabbinique. Le

second, en revanche, est écrit en arabe, dans un style beaucoup plus littéraire et plus mystérieux. L'intention de Maïmonide dans *Le Guide des égarés* est d'expliquer la signification des termes et des paraboles bibliques. Une telle explication est nécessaire car l'incompréhension et l'ignorance représentent les plus graves dangers auxquels sont confrontés ses contemporains. Le but du *Guide* est de remplacer une croyance religieuse naïve par une conviction religieuse raisonnée. La philosophie de Maïmonide a régné jusqu'à Spinoza, qui a parfois été appelé le "dernier des disciples médiévaux de Maïmonide". Mort en Égypte, il fut inhumé en Israël, à Tibériade.

En donnant le nom de Maïmonide à sa fondation, Nasser David Khalili, d'origine juive iranienne a voulu encourager et promouvoir le dialogue à travers des actions culturelles et éducatives. "La fondation invite les juifs dans des mosquées et les musulmans dans des synagogues. Lorsque l'on réunit ces personnes, il est évident qu'elles ont beaucoup plus de points communs que de points de divergence. Il n'y a pas dans le monde deux religions plus proches l'une de l'autre que le Judaïsme et l'Islam".

